

Il avait à son service trois mille personnes dans des emplois déterminés.

Ce monarque qui, avant son élévation au pouvoir, cachait son caractère hautain sous une apparente humilité, fit connaître son orgueil lorsqu'il arrêta sa première disposition, car il déclara que les roturiers étaient incapables d'exercer des emplois publics; il destitua les serviteurs du dernier roi et les remplaça par les fils des nobles, auxquels il donna les offices de la cour.

Aussitôt les fêtes du sacre terminées, il entreprit, par une guerre contre les habitants d'Atlixco (1503), le commencement d'une série de campagnes qui l'occupèrent pendant tout son règne. Celle qu'il entreprit l'année qui suivit son sacre, contre la République de Tlaxcala, ne lui fut pas favorable, mais quatre années plus tard il sut réparer son désastre contre la même République. Il porta ensuite ses armes victorieuses vers les lointaines contrées des Miztèques et des Zapotèques.

La tyrannie de Motecuhzoma n'eut plus de bornes; il l'exerçait sans aucun respect à l'égard des seigneurs et à celui des plébéiens, étendant ses actes despotiques jusqu'aux provinces de ses feudataires, d'où cette haine et cette rivalité dont l'astucieux Cortez sut profiter pour amener la ruine de l'Empire Mexicain.

Les dernières années du gouvernement de Motecuhzoma furent troublées par l'invasion des *Conquistadores*; les écrivains espagnols rapportent qu'un prophète, du nom de Quetzalcoatl, avait annoncé la venue de Cortez et que ces prédictions, jointes à certains phénomènes naturels qui se produisirent pendant le gouvernement de Motecuhzoma, plongèrent ce chef, superstitieux à l'excès, dans un profond découragement. C'est sans doute à cet état d'âme de Motecuhzoma qu'il faut attribuer son apathie en présence des dangers que les Espagnols lui firent courir et le manque d'énergie dont il fit preuve en n'essayant même pas de repousser ou d'anéantir par les armes les faibles troupes de Fernand Cortez.

DEUXIÈME PARTIE.

L'INVASION DE FERNAND CORTEZ.

Héroïque résistance de Cuauhtemoc.

Conquête du Mexique.

XI

Débarquement de Cortez. — Arrivée
à Mexico. — Rapports de Cortez
avec Motecuhzoma. — Le tyran Aztèque
meurt sous les traits de ses propres sujets.

Depuis que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique en 1492, de nombreuses expéditions avaient eu lieu, tantôt dans le dessein de découvrir de nouvelles contrées, tantôt dans celui d'amasser des richesses par l'exploitation de celles qui étaient déjà découvertes. Les premiers conquérants du Nouveau-Monde s'occupèrent, en effet, beaucoup plus de piller les peuples qu'ils subjuguèrent que de mettre en valeur, par une exploitation et une culture rationnelles, les terres immenses dont ils prirent possession.

Diego Velasquez avait conquis Cuba, Francisco Fernandez de Cordova avait découvert les côtes du Yucatan (1517), Juan Grijalva (1518) avait poussé ses investigations jusqu'à l'embouchure du Panuco et donné son nom à la rivière de Tabasco, lorsque Fernand Cortez se présenta, le 21 avril 1519, devant les côtes de Chalchiuhcuecan (Vera-Cruz).

Cortez naquit à Médellin (Estramadure), s'embarqua à dix-neuf ans à San Lucar de Barrameda en 1504 et se rendit à l'île espagnole découverte par Colomb, où il mena une vie désordonnée et turbulente. Il accompagna Diego Velasquez à la conquête de Cuba, et, malgré de nombreux démêlés avec ce capitaine et une rivalité dangereuse, il réussit à se faire donner par le gouverneur de Cuba le commandement de la flotte qu'il

avait préparée pour la conquête du Mexique, dont la renommée faisait un empire fabuleux plein de merveilles et de richesses.

Il mit à la voile le 18 février 1519 à la tête d'une flottille composée de douze navires, grands et petits, portant 110 matelots, 10 canons de montagne, 4 fauconneaux, 535 soldats, 32 massiers et 13 arquebusiers, 16 cavaliers et 200 Indiens de Cuba. Cortez arbora sur le navire-capitaine le drapeau orné d'une croix rouge avec cette inscription : « Suivons la croix et avec elle nous vaincrons ».

Après avoir supporté un gros temps, la petite escadre arriva à l'île de Cosumel où Pedro de Alvarado, un des capitaines des compagnies de Cortez, commença ses pillages ; Cortez le réprimanda et s'efforça de se concilier les bonnes grâces des Indiens, comprenant qu'il serait de mauvaise politique de commencer par les massacrer. Il abattit les idoles de leurs autels et les remplaça par la croix.

A Tabasco, sur les rives de Grijalva, Cortez battit une nombreuse armée d'indigènes : la bataille eut lieu à l'endroit qui reçut le nom de Santa Maria de la Victoria. Il prit possession du territoire et fit des Indiens les sujets du roi de Castille ; il reçut d'eux des présents propitiatoires.

Poursuivant son voyage, il arriva près des côtes de Chalchiuhcecan, se mit en face de l'îlot qu'il appela San Juan de Ulua (21 avril 1519) et débarqua le lendemain sur ces plages sablonneuses.

Son premier soin fut de nommer une municipalité, de fonder la ville de Vera-Cruz et de se faire élire capitaine-général.

Il accepta l'invitation qui lui fut faite par une ambassade du Cacique (chef) de Zempoala et se rendit avec ses troupes à Zempoala où il fut accueilli avec bienveillance.

Fernand Cortez n'était pas seulement un hardi et courageux aventurier ; il était plein de sagacité, de prudence et même d'astuce politique. Il se renseigna sur la situation tendue dans laquelle vivaient les tribus sous le joug tyrannique de Motecuh-

zoma et sut flatter habilement le désir de recouvrer leur indépendance.

Il déclara au Cacique que, délégué par le grand empereur et puissant roi d'Espagne, il anéantirait les Aztèques et rendrait la liberté aux peuples opprimés ; il offrit son amitié, et son premier acte politique fut de s'allier aux Zempoaltèques.

Il fit mettre également en liberté les envoyés de Motecuhzoma, que les Zempoaltèques avaient mis en prison pour les avoir traités de traîtres, et les renvoya près du Tlacatecutli aztèque pour ne pas éveiller sa défiance.

Cortez, qui n'admettait pas de délai pour détruire les autels des Indiens et, d'autre part, connaissait la conspiration ourdie dans son propre camp pour faire échouer ses plans, conjura le double danger qui le menaçait par son attitude énergique ; il fit appliquer à ses propres soldats et aux Indiens désobéissants les plus sévères châtiments. Croyant en outre que ses troupes, effrayées par les périls qu'elles allaient courir au milieu de populations aussi nombreuses et aussi vaillantes que celles qu'il voulait subjuguier, ne fussent tentées de l'abandonner et de se rembarquer, il fit démâter ses navires et les fit couler à pic, après y avoir fait pratiquer de grands trous.

De Zempoala l'armée espagnole se dirigea vers Tlaxcala en suivant la route de Xacotla et Iztacamaxtitlan. La République de Tlaxcala, qui, malgré les efforts de ses puissants ennemis aztèques, conservait son indépendance, poussée par l'intrépide Xicotencatl, déclara la guerre aux Espagnols qui, jusqu'à ce moment, n'avaient pas rencontré d'obstacles sur leur route. Quelques faits d'armes qui eurent lieu sur les frontières de la République furent le début des hostilités de la part des Tlaxcaltèques. Ils livrèrent ensuite une bataille dans laquelle les Espagnols, grâce à leur discipline et à la supériorité de leurs armes, restèrent vainqueurs ; mais, dans l'affaire, les Tlaxcaltèques acquirent la conviction que leurs adversaires n'étaient point des immortels et que leurs chevaux n'étaient ni des monstres ni des êtres invincibles. Les prêtres tlaxcaltèques

s'assemblèrent après la bataille et déclarèrent que les Espagnols étant enfants du soleil et que, puisant toute leur force des rayons de cet astre, il fallait les attaquer pendant la nuit pour les anéantir. Là-dessus, les Tlaxcaltèques firent une attaque nocturne, mais, ayant été repoussés avec perte, les Indiens eux-mêmes, convaincus de leur infériorité ainsi que de la fausseté des prophéties de leurs augures, sacrifièrent ces derniers sur l'autel de leurs dieux et firent proposer la paix aux Espagnols ; d'où la terrible alliance qui devait écraser l'empire mexicain.

Cortez fit son entrée solennelle à Tlaxcala le 23 septembre 1519.

Le vaillant Xicotencatl ne voulant pas obéir à la résolution pacifique des seigneurs de Tlaxcala, continua à être l'ennemi mortel des Espagnols.

Cortez en quittant Tlaxcala se dirigea vers la grande ville de Cholollan où, sous le prétexte, faux ou vrai, d'une conspiration, il ordonna un effroyable massacre, livrant en même temps à ses soldats les temples et les maisons pour les mettre au pillage et les incendier.

Je tiens à bien établir ici combien inhumains et cruels furent les premiers conquérants du Mexique. Admiron l'audace, l'intrépidité, la ruse dont fit preuve Cortez, mais blâmons-le sévèrement de n'avoir été qu'un pillard et un destructeur. Cortez, mis par un hasard miraculeux en face d'un peuple qui l'accueille avec hospitalité, qui ne peut songer à lutter avec succès contre un envahisseur armé de canons, qui est même disposé, tant il est naïf et confiant, à le prendre lui et ses soldats pour des êtres supérieurs, des demi-dieux disposant de la foudre ; Cortez, disons-nous, ébloui par les richesses qu'il voit en la possession de ce peuple, ne songe qu'à les lui extorquer bon gré mal gré, qu'à se faire donner jusqu'à la dernière parcelle d'or et d'argent de ces hommes, dont il massacre les femmes et les enfants, dont il renverse les autels, brûle et détruit les temples, les édifices et les maisons.

Cortez agit avec les Aztèques et les Indiens des autres races habitant le Mexique comme avec des animaux malfaisants : les

Espagnols qui l'accompagnaient et lui-même n'admettaient pas sans doute que ces Indiens, dont ils admiraient les ouvrages, fussent dignes de prétendre au titre d'hommes. Ils étaient bons à être de vils esclaves, propriété d'un maître autorisé à les tuer, à les martyriser, à les considérer comme des bêtes de somme. On conçoit le désespoir, l'indignation, la révolte des Aztèques après avoir été soumis pendant quelques mois au bon plaisir de Cortez par le trop faible et trop lâche Motecuhzoma. Ce n'est pas sans danger qu'on brave les croyances d'une nation, qu'on fait litière de ses institutions, de ses principes d'honneur, de famille, de morale. Les façons d'agir de Cortez seraient indignes d'un homme aspirant au titre de civilisé, s'il avait eu affaire à des nègres anthropophages ; elles sont infâmes, elles excitent en nous un mouvement instinctif d'horreur, de dégoût et d'aversion, quand on songe que le peuple qu'il traitait de la sorte avait une civilisation très avancée, une culture intellectuelle relativement grande. Les Espagnols ne peuvent se résoudre à traiter Cortez de brigand et de pillard, car il fit don à la couronne d'Espagne d'un de ses plus riches fleurons ; il offrit à son pays une source inépuisable de richesses, mais il faillit la tarir dès le début par ses exactions atroces. Nous comprenons ce sentiment légitime des Espagnols qui ne voient en Cortez que l'homme qui leur conquit le Mexique, mais il appartient à l'histoire impartiale et inflexible de stigmatiser cet aventurier et ses compagnons de rapine et d'infliger à leur mémoire la honte de leurs méfaits et de leurs crimes.

Cortez poursuivit sa marche sur Mexico ; le 1^{er} novembre, il joignit ses troupes à celles des Totonèques qui s'allièrent à lui ; il traversa les gorges des deux montagnes neigeuses et se trouva à la tête de sa poignée d'hommes dans l'immense et splendide vallée de l'Anahuac, en face du grand lac sur les bords duquel se dressait la grande ville de Tenochtitlan ou Mexico, but vers lequel tendaient tous les efforts du conquérant.

Le superstitieux et toujours indécis Tlacatecuhtli des Aztèques, Motecuhzoma, laissa s'approcher l'armée espagnole et se

contenta d'envoyer des émissaires à Cortez pour le prier de battre en retraite, mais celui-ci ravi du spectacle enchanteur qu'il avait sous les yeux, de ce beau panorama de la vallée pleine des richesses rêvées, poursuivit sa marche par Ameca, Colhuacan et Iztapalapan et vint établir son camp aux environs de la capitale des Aztèques.

Quatre mille courtisans, richement habillés, se rendirent à la rencontre de l'armée espagnole jusqu'aux premiers retranchements de la chaussée de Iztapalapan, et Motecuhzoma lui-même entouré de sa cour s'avança jusqu'à l'endroit nommé Huitzillan, où l'on bâtit plus tard le temple et l'hôpital de la Très Sainte-Vierge, appelé aujourd'hui l'église Jésus de Nazareth. L'entrée solennelle et somptueuse de Cortez dans la ville, aux côtés de Motecuhzoma, eut lieu le 8 novembre 1519; le spectacle que présentait la ville avec ses vingt mille maisons, ses jardins, ses rues larges et droites, les unes sur la terre ferme, les autres sur pilotis, ses temples, ses marchés, sa population grouillante, provoqua à la fois l'étonnement et l'admiration des Espagnols.

Malgré les égards dont Cortez était l'objet, il résolut de mettre en prison le Tlacatecutli des Aztèques, en raison de la défiance que Motecuhzoma et le peuple lui inspiraient et aussi sur les instigations des Tlaxcaltèques, sous le prétexte de l'invasion des pays confédérés par le général mexicain Cuauhopoca, qui avait attaqué la petite garnison espagnole de Vera-Cruz et blessé son gouverneur Escalante et, enfin, parce que la tête coupée d'un Espagnol était portée de village en village dans le but de démontrer partout que les envahisseurs étaient bien des mortels. Motecuhzoma demeura prisonnier dans la caserne des Espagnols et les fers ne lui furent retirés que lorsque Cuauhopoca et quinze autres Mexicains furent brûlés vifs par les Espagnols. Peu de temps après cet événement, Cortez mit en prison les chefs de Colhuacan et de Tlacopan et obligea Motecuhzoma à reconnaître pour son souverain le roi d'Espagne, ainsi qu'à lui livrer une grande quantité d'or.

Le général espagnol était maître de la ville et percevait les

impôts. Il s'attacha d'abord à supprimer les rites sanguinaires des Aztèques; cette décision le plaça dans une situation dange-reuse capable de le faire échouer dans son entreprise. Une semblable profanation souleva les prêtres et le peuple, si bien que Motecuhzoma lui-même parla à Cortez avec la plus grande fermeté, lui intimant de retourner dans sa patrie puisqu'il avait accompli la mission que son souverain lui avait confiée. Cortez, dont la politique astucieuse ne se démentit jamais, déclara qu'il serait prêt à se rendre aux désirs des Mexicains aussitôt après la construction des navires, dont il avait besoin pour remplacer ceux qui avaient été brûlés à Vera-Cruz.

Cortez était occupé à la construction des navires, mais il en retardait l'achèvement complet dans le but de ne pas abandonner son entreprise, lorsqu'il reçut la nouvelle de la descente sur la côte mexicaine de Pánfilo de Narváez qui, à la tête de mille quatre cents hommes, avait été envoyé par Diego Velasquez pour le dépouiller de sa conquête, le faire prisonnier et le conduire à Cuba pour y être jugé.

Dans une si grave situation, Cortez montra toute son activité et sa hardiesse. Il laissa Alvarado à la tête de quatre-vingts soldats seulement pour garder Mexico et, d'accord avec Gonzalo de Sandoval, le nouveau gouverneur de Vera-Cruz, il se mit en marche avec 250 hommes. Par une nuit d'orage, il surprit Narváez, le fit prisonnier et retourna à Mexico le 24 juin 1520, augmentant ainsi ses troupes de celles du vaincu et de quelques alliés indigènes. Sa petite armée atteignit le nombre de 1.300 fantassins, 100 cavaliers, 18 canons et 2.000 Tlaxcaltèques.

Sur ces entrefaites, l'imprudence d'Alvarado, qui, peu de jours avant le retour de Cortez, avait ordonné le massacre inhumain des Aztèques au milieu d'une fête, fit éclater un grand tumulte dans la ville de Mexico que Cortez trouva en révolte. Les Espagnols d'Alvarado étaient assiégés dans leur casernement et Cortez dut pénétrer dans la ville avec sa témérité habituelle pour protéger les siens. La lutte fut absolument acharnée de part et d'autre et, comme aucun parti ne pouvait revendiquer la

victoire, elle fut aussi longue que terrible. Les jours succédaient aux jours sans amener d'apaisement; c'est alors que Motecuhzoma, paré des insignes de Tlaccatecuhtli, essaya de s'interposer entre les combattants et d'intervenir auprès de son peuple pour l'engager à cesser le combat. Mais, soupçonné par les Aztèques d'être de connivence avec les Espagnols dont il était en réalité le prisonnier, il fut criblé de pierres et de traits sur la terrasse de l'édifice où il était monté et mourut trois jours après des blessures qui lui furent faites par les flèches des Aztèques, le 30 juin 1520.

XII

Les Espagnols sont obligés d'abandonner
Mexico et de battre en retraite.

Cuitlahuac (1520). — Motecuhzoma était accompagné dans sa prison par quelques seigneurs, parmi lesquels se trouvait un chef, astucieux et brave, nommé Cuitlahuac. Ce chef fut remis en liberté par Cortez qui ne pouvait nourrir ses troupes et qui fut obligé de le choisir pour faire ouvrir les marchés et engager les Indiens à lui apporter des vivres. Hors du pouvoir des Espagnols, il sut profiter de cette circonstance inespérée et se mit à la tête des défenseurs de la patrie.

La mort de Motecuhzoma avait tout d'abord frappé les Mexicains de stupeur, mais, ensuite, encouragés par la présence de leur brave chef, ils renouvelèrent l'attaque avec la plus grande vigueur, et la lutte devint de plus en plus acharnée au point que les Espagnols durent se résoudre à battre en retraite pendant la nuit du 1^{er} juillet 1520.

Le temps orageux et le grand nombre des tranchées que l'on avait ouvertes sur les chaussées rendirent cette retraite très difficile et extrêmement pénible; mais, grâce à de remarquables traits de courage, les Espagnols et les Tlaxcaltèques, sous une pluie d'épieux et de traits, se rendirent maîtres du terrain de l'une à l'autre tranchée, et pendant que les uns tombaient morts les autres se sauvèrent à la nage; tout cela se passait au milieu d'un effroyable vacarme. Cortez faillit périr et eut la douleur de

voir tomber à ses côtés Juan Velásquez de Léon, un de ses plus braves capitaines.

Les débris des troupes espagnoles et tlaxcaltèques réussirent enfin à se placer sur la chaussée qui était déjà hors de l'enceinte de la ville ; ils y firent halte. Il paraît que ce fut sur l'endroit même du Teocalli de Tlacopan qui, étant un point stratégique, pouvait leur servir pour se rallier et pour se défendre, et non à l'arbre de la Popotla qui ne fut que le témoin de cette malheureuse retraite connue dans l'histoire sous le nom de « la noche triste » (la triste nuit).

La ville, libre de ses dominateurs, le dut à l'héroïque courage de Cuitlahuac ; ce brave chef fut proclamé Tlacatecuhtli et fit montre dans sa nouvelle position d'autant de hardiesse et d'activité qu'il en avait déployé auparavant.

Il fit poursuivre de très près les Espagnols, qui continuèrent leur retraite vers Tlaxcala ; il s'occupa immédiatement d'augmenter ses troupes, et il les arma de son mieux pour continuer la campagne ; aussi, vers le sixième jour, les Espagnols, qui marchaient lentement à cause de leurs blessés et de leur détresse, furent surpris par 40.000 Indiens dans les plaines d'Otumba.

Dans de si graves circonstances, Fernand Cortez n'abandonna ni son sang-froid ni son intrépidité : il résolut de vaincre ou de mourir. Se lançant audacieusement dans la mêlée, il aperçoit le drapeau du Tlacatecuhtli et il comprend que de la prise de cet étendard dépend le sort de la bataille. Aussitôt il rassemble ses officiers et ses meilleurs soldats et se précipite avec eux sur la masse des Indiens qui entouraient l'insigne du commandement : il s'empare de l'étendard et du chef qui le portait. A cette vue, les Indiens, superstitieux, s'enfuient dans toutes les directions laissant un riche butin au pouvoir de leurs ennemis. Cette bataille, si habilement gagnée par Cortez, eut lieu le 18 juillet 1520. Après ce succès, les Espagnols s'arrêtèrent à Tlaxcala, chez leurs anciens alliés, et y furent parfaitement accueillis.

Cependant, Cuitlahuac, ne bornant pas ses travaux à la répa-

ration des désastres que les siens avaient soufferts, se voua à la mise en état de défense de la ville ; il envoya aussi des secours aux provinces en leur faisant offrir des franchises pour les engager à rester alliées aux Aztèques ; il essaya même de se concilier l'amitié des Tlaxcaltèques et il fut sur le point d'y réussir, ce qui aurait amené l'anéantissement des Espagnols.

Malheureusement il mourut, après un gouvernement de quatre-vingts jours, victime d'une épidémie de petite vérole apportée à Mexico par un nègre de l'expédition de Narváez.

XIII

Le dernier des Tlaccatecuhtli.

Cuauhtemoc (Aigle qui descendit), de 1520 à 1521. — Un jeune homme de 25 ans, qui s'était distingué par son énergie et sa bravoure indomptable, et que les historiens espagnols ont fait fils d'Ahuizotl, fut élu Tlaccatecuhtli, à la mort de Cuiclahuac. La situation des Aztèques était excessivement grave : Cuauhtemoc, sans hésiter une minute, prit les dispositions nécessaires pour lutter à outrance contre les envahisseurs. Ses premiers actes furent de fortifier la ville de Mexico, d'organiser son armée et de s'approvisionner de vivres. Lorsque Cortez, après un long siège, s'empara de Mexico, il ne put s'empêcher de louer l'ardeur patriotique et l'héroïsme dont Cuauhtemoc avait fait preuve. On peut affirmer que si les Aztèques avaient pu être sauvés, Cuauhtemoc les aurait sauvés ; mais que pouvaient le courage opiniâtre et le désespoir de ces hommes armés de flèches et de pieux contre les canons et les armes à feu des compagnons de Cortez.

Cuauhtemoc est plus connu en Europe sous le nom de Guatimozin.

Cortez s'était cantonné à Tlaxcala : il se prépara à une nouvelle campagne définitive contre les Aztèques ; il renouvela son alliance avec les Tlaxcaltèques et fit construire, sous la direction du charpentier Martin Lopez, treize brigantins, afin d'avoir plus facilement raison des défenseurs de Mexico, bâtie moitié sur terre et moitié sur le lac.

Enfin, toutes ses mesures prises, il quitta Tlaxcala le 28 décembre 1520 à la tête de 750 fantassins, 120 arquebusiers et plus de 150.000 Indiens alliés venus de Tlaxcala, de Cholollan et de Huexocingo. Il fit route par Texmelucan et Coatepec et arriva le 31 décembre à Texcoco.

Il fit un court séjour dans cette ville, augmentant ses forces par l'adjonction de nouveaux alliés, fit pendre le valeureux Xicotencatl qui ne cachait pas sa haine pour les Espagnols et sut étouffer une conspiration ourdie contre sa vie et celle de ses plus dévoués capitaines par quelques-uns de ses compatriotes. Il fit venir les brigantins construits à Tlaxcala et qu'on avait préalablement démontés afin de pouvoir les transporter à dos d'Indiens. Après les avoir armés de canons, il procéda à leur lancement sur le lac et, ayant terminé ses préparatifs, se dirigea sur Mexico.

Au cours des différentes reconnaissances qu'il fit aux environs de la ville, il soumit plusieurs provinces vassales des Aztèques et engagea des escarmouches plus ou moins importantes jusqu'au 30 mai, où il commença sérieusement le siège. Il occupa d'abord le fort de Xoloc, point d'union des chaussées d'Iztalapan et de Coyoacan, en même temps que les divisions d'Alvarado et de Olid s'emparaient des chaussées de Tlacopan et de Tepeyrac.

Chaque jour fut alors marqué par de véritables batailles sur tous les points de la ville ; au bruit des canons et de la mousqueterie des Espagnols, se mêlaient les cris formidables que poussaient toujours les Indiens dans les combats. Malgré toute l'ardeur et tous les efforts des Espagnols, les Aztèques ne cédaient pas le terrain et les repoussaient toujours, malgré leurs pertes énormes en morts et blessés.

Cortez, pour en finir, ordonna un assaut général et se porta lui-même en avant par un des points les plus dangereux, dépassant les fossés et les tranchées ; mais les Aztèques chargèrent avec un tel élan qu'il fut attaqué lui-même, renversé et blessé ; il ne dut son salut qu'au dévouement du capitaine Olea qui paya de sa vie cet acte de courage.

Une circonstance rendit extrêmement difficile et dangereuse la situation de l'armée espagnole ; ayant eu connaissance de la prophétie des prêtres Aztèques qui annonçaient que dans huit jours la destruction des Espagnols serait complète selon l'ordre de Huitzilopochtli, les confédérés indiens essayèrent d'abandonner les conquérants à leur propre sort. Mais la ruse de Cortez coupa court à une si fatale résolution ; il dit à ses alliés : « Attendez, nous resterons huit jours sans combattre et vous vous convaincrez de la fausseté des oracles ».

Le délai expiré, les Indiens furent tous convaincus de la fausseté de la prophétie des prêtres mexicains et s'empressèrent de resserrer leur alliance avec le conquérant.

Cortez comprenant qu'il ne viendrait à bout de la résistance désespérée de Cuauhtemoc que par la destruction complète de Mexico, ordonna de brûler et de démolir tous les quartiers de la ville au fur et à mesure qu'ils tomberaient au pouvoir des assaillants. De cette façon, il rétrécit les lignes des Aztèques et, grâce à ce vandalisme inouï, les malheureux défenseurs de Mexico ne possédaient plus, au commencement du mois d'août, que la partie nord de la ville et quelques canaux sur lesquels circulaient quelques barques remplies de gens armés ; acculés dans cette partie de leur ville, entourés de ruines fumantes, ils furent bombardés à coup sûr par les Espagnols et réduits à la plus terrible famine. La peste se mit enfin parmi eux et Cuauhtemoc prit alors la résolution d'abandonner l'enceinte de la ville pour continuer la guerre sur la chaussée du Nord et en rase campagne. Malheureusement le lac était sillonné par les brigantins de Cortez et la retraite leur était fermée de ce côté.

Les canots des Aztèques furent poursuivis par les voiliers de la flottille espagnole, et Cuauhtemoc, voyant les massiers le mettre en joue, leur dit d'un air noble : « Je suis Cuauhtemoc, conduisez-moi vers votre général ; je ne vous demande que d'épargner ma femme et ceux qui m'accompagnent ».

Conduit en présence du général espagnol, le malheureux Tlacatecutli, dont l'héroïsme était digne d'un meilleur sort,

adressa dans ces termes la parole à son vainqueur : « J'ai fait mon devoir en défendant ma patrie, et il n'a pas été en mon pouvoir d'en faire davantage ; je viens vers toi poussé par la force et, puisque je suis en ton pouvoir, fais de moi ce qu'il te plaira », et, s'emparant du poignard que Cortez portait à la ceinture, il ajouta : « Prends ce poignard et tue-moi puisque je n'ai pu mourir en défendant mon pays ».

Le conquérant essaya de le consoler, vanta son courage et les efforts extraordinaires qu'il avait faits pour la défense de sa patrie ; il lui fit aussi plusieurs promesses et il ordonna qu'on lui amenât sa femme ainsi que les personnes qui l'avaient accompagné dans sa fuite.

Les Mexicains suspendirent le combat aussitôt qu'ils eurent connaissance de la capture de leur souverain. Les Espagnols s'emparèrent de la ville après un siège de soixante-quinze jours, le 13 août 1521.

La puissance des Aztèques fut ensevelie sous les ruines de Mexico. Les Espagnols ne tardèrent pas à mettre sous leur joug les provinces voisines de la capitale et, un peu plus tard, les autres tribus de l'Anahuac qui perdirent ainsi leur liberté et leur nationalité. Les compagnons de Cortez ternirent la gloire de leur conquête par toutes sortes de cruautés, de meurtres et de pillages.

Cuauhtemoc fut entouré quelque temps par Cortez des honneurs qui étaient dus à son rang et à son courage malheureux ; mais les richesses, que les Espagnols avaient trouvées en la possession des vaincus, allumèrent chez eux une convoitise, une avidité insatiables. Non contents de piller les ruines de ce pays, de tuer et de martyriser les Indiens pour leur arracher ce qu'ils possédaient d'or et d'argent, ils rapportèrent à Cortez que de grands trésors avait été cachés par Cuauhtemoc avant qu'il se résolût à quitter Mexico. Cortez, ne pouvant obtenir de l'illustre aztèque une réponse satisfaisante, n'hésita pas à lui faire subir, ainsi qu'à Tetlepauquetzal, chef de Tlacopan, les plus terribles tortures. Il leur fit brûler les pieds ; certains historiens disent

même qu'il les fit jeter sur des charbons ardents, et que, comme son compagnon lui lançait des regards suppliants pour le prier d'avouer, Cuauhtemoc lui dit avec une indomptable fierté : « Crois-tu donc, Tellepauquetzal, que je suis sur un lit de roses ? »

Cette noble réponse est diversement rapportée par d'autres historiens : « Me crois-tu dans un bain, aurait dit Cuauhtemoc, ou en train de folâtrer ? » Cette variante ne fait que confirmer la première version qui a le mérite de l'expression, tout au moins.

Quand les Espagnols entrèrent à Mexico, la ville était déjà presque complètement détruite par eux ; ils démolirent ce qui restait debout et sur les décombres et les ruines de l'antique Tenochtitlan s'éleva la capitale de la Nouvelle Espagne, la Nouvelle Mexico.

Les trésors et les terrains furent partagés entre les conquérants, auxquels on distribua un certain nombre d'indigènes ; cette mesure fut appelée : *repartimientos*. Quant aux idoles et aux objets du culte, tout fut détruit par ces vandales.

Cortez fit élire le maire (alcade) et les officiers municipaux de la ville ; on construisit l'église catholique sur les ruines mêmes du Téocalli. Les troupes furent expédiées à la conquête de Oaxaca et de Tehuantepec. Puis Cortez entreprit son expédition contre Hibueras, afin d'étouffer la révolte d'Olid, un de ses lieutenants. Craignant en outre un soulèvement des Aztèques en son absence, il emmena avec lui ses prisonniers Cuauhtemoc et le chef d'Acolhuacan ; gêné par leur présence pendant sa longue et pénible marche, il les fit pendre à Izancahnac le 28 février 1525 et ternit encore une fois par ce double crime sa renommée.

Ainsi périt misérablement le dernier des puissants Tlacatecuhtli des Aztèques ; les Indiens du Mexique, et je puis même ajouter tous les habitants de la République mexicaine, conservent le souvenir de ce héros malheureux de leur indépendance. Aujourd'hui Cuauhtemoc est considéré comme le Vercingétorix du Mexique, et les Mexicains sont aussi fiers d'entendre appeler

leur pays la terre de Cuauhtemoc qu'ils sont indignés lorsqu'on commet la faute de la désigner sous le nom de patrie de Motecuhzoma (Montézuma). Motecuhzoma est l'objet de la haine de tous les Mexicains ; ils le traitent de lâche et de traître envers sa patrie et ils croient qu'appeler leur pays la terre de Motecuhzoma, c'est faire rejaillir sur eux un peu de l'ignominie qui s'attache au nom de ce despote imbécile et superstitieux.

Le gouvernement du Mexique, pour honorer la mémoire de Cuauhtemoc, lui a fait élever une statue colossale sur la plus grande place de Mexico. Le courage et la grandeur d'âme du dernier Tlacatecuhtli aztèque méritaient bien d'être donnés en exemple aux habitants du Mexique, et la statue de Cuauhtemoc perpétue à jamais le souvenir de ce chef d'une race vaincue, qui, aux plus mauvais jours de l'histoire des Aztèques, ne désespéra pas de sa patrie.